Document generated on 08/04/2025 10:59 p.m.

Québec français

Lire, chercher, écrire – et l'atout du numérique

René Audet

Number 168, Winter 2013

Web et littérature

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68657ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Audet, R. (2013). Lire, chercher, écrire – et l'atout du numérique. *Québec français*, (168), 35–38.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Photo : Tammy Boehmer (www.usask.ca)

Lire, chercher, écrire – et l'atout du numérique

PAR RENÉ AUDET*

Les mutations techniques n'ont cessé de marquer le domaine académique dans les dernières décennies, depuis la démocratisation de la machine à écrire jusqu'à l'ère dite « audiovisuelle », pour se poursuivre inexorablement vers l'insertion de diverses technologies informatiques dans le champ des études littéraires. On n'imaginerait plus rendre un travail écrit à la main ni même faire une recherche en bibliothèque en consultant son cardex (qui, s'il existe toujours, est relégué au statut d'artefact d'un temps ancien). Plongé dans ces transformations et les explorations qu'elles appellent chez les enseignants et les chercheurs, je me propose de faire ici une traversée des moyens technologiques maintenant accessibles, de façon à en saisir les orientations principales et d'y associer quelques projets que je développe dans cet esprit des humanités appuyées par le numérique. Les usages sont fort variés et rarement spécifiques aux études littéraires. Je passerai ici de l'exercice de la recherche à sa diffusion, pour sérier les pratiques selon leurs fonctions.

La boîte à outils du chercheur

Les premières séances des cours de méthodologie sont systématiquement réservées aux banques de données bibliographiques, car elles ont bouleversé la façon de mener des recherches documentaires. Souvent réunies par des plateformes d'interrogation transversales, elles rassemblent des mines sans fond pour les utilisateurs qui savent bien les faire parler : MLA, Francis, Literature Resource Center, Repère rendent des services inestimables lorsqu'on manie habilement les formulaires de recherche avancée. Depuis les articles de revues savantes ou culturelles jusqu'aux ouvrages et maintenant les ressources numériques, ces répertoires raisonnés (balisés par des vedettes-matières ou explorés par mots-clés) donnent accès aux métadonnées d'une variété de sources documentaires. Il en est de même pour les catalogues de bibliothèques, en particulier les bibliothèques nationales, détentrices des dépôts légaux et de collections particulièrement bien garnies, tant physiques (papier !) que numériques.

La difficulté reste encore aujourd'hui de synthétiser les instruments de recherche pour repérer, sans avoir à multiplier les requêtes, tant les monographies, les thèses, les articles de revues que les chapitres d'ouvrages collectifs (ceux-ci étant particulièrement mal indexés). Des contraintes méthodologiques, augmentées par la diversité des types documentaires, des supports et des protocoles de référencement, rendent cette tâche plus qu'ardue. Plusieurs initiatives tentent de vaincre l'hydre : d'un côté des projets mégalomanes comme Google Scholar[1] ou les plateformes des consortiums quasi monopolistiques de l'édition savante (EBSCO, Elsevier...), de l'autre des tentatives localisées visant à supporter la communauté scientifique. Selon ce dernier modèle est né le projet de banque de données sur les auteurs contemporains[2], que j'ai amorcé il y a quelques années. Prenant acte du référencement problématique dans le champ des études sur la littérature contemporaine (chapitres d'ouvrages absents des outils, indexation tardive ou partielle des principales revues, visibilité restreinte des travaux sur des auteurs moins notoires), j'ai voulu centraliser, par auteur, le discours académique qui leur est consacré — même s'il est parfois très restreint. La participation de chercheurs et d'étudiants a permis de constituer une soixantaine de dossiers sur des écrivains de langue française. Chacun fait la liste des références connues de documentation savante, associées à l'œuvre ou aux œuvres examinées. La difficulté reste toujours, évidemment, l'accessibilité de cette documentation, le site Auteurs.contemporain.info se limitant à en répertorier les seules références. Appelé à se renouveler technologiquement dans un avenir prochain, ce site semble répondre à un besoin très important dans la communauté, que mettent en lumière les statistiques de consultation et les contacts avec de nombreux utilisateurs.

La boîte à outils du chercheur en études littéraires comporte également une variété de ressources numériques qui ne sont pas spécifiques à ce champ d'étude, mais qui sont d'une utilité avérée. L'explosion de la documentation scientifique disponible oblige, dans l'atelier du chercheur, à une gestion fine des références repérées lors de différentes recherches ou celles des documents rassemblés. Si les fiches de carton étaient la solution la plus flexible jadis, puis des banques de données maison (de Hypercard à FileMaker), des logiciels spécialisés ont été développés. Après la génération plus brute de solutions comme Endnote (rigide et peu intuitif) sont apparus des outils bibliographiques multiplateformes comme Zotero[3] (développé par un centre de recherche américain sur l'histoire et les nouveaux médias) et son équivalent commercial Mendeley. Ils sont capables d'extraire et de sauvegarder les références de plusieurs fichiers pdf ou pages Web, sinon de les récupérer dans des catalogues centraux à partir du ISBN, du ISSN ou du DOI ; ils organisent une bibliothèque numérique, en permettant l'archivage en ligne des références et parfois des documents ; ils offrent la possibilité d'associer des mots-clés aux entrées et d'annoter les fichiers. En créant une telle banque de références personnalisée, le chercheur augmente sa capacité à bien gérer l'information et les sources documentaires, mais peut également entrer en relation avec des chercheurs intéressés par les mêmes questions, puisque ces outils s'ouvrent également sur des fonctions sociales (profil de chercheur, partage de références, groupes d'intérêt).

Partage, collaboration

Cette question des échanges et des réseaux, aussi périphérique soit-elle du geste même de l'examen critique de la littérature, apparaît néanmoins centrale dans les pratiques de la recherche. L'impératif sous-jacent est souvent celui de la collaboration : participation à une équipe de recherche, partage de ressources entre collègues travaillant une question spécialisée, besoin sporadique d'échange autour d'un projet d'événement ou d'écriture... Pour y parvenir, les solutions généralistes abondent, de Google Docs à des wikis à accès restreint. Autant dans mon activité de chercheur que dans certaines de mes classes, c'est la solution du wiki que j'ai retenue. Elle s'avère flexible et accessible, permettant la gestion simple de l'avancement d'un projet impliquant une petite équipe (rassembler des fiches de lecture ou structurer le travail à venir). Je l'utilise également pour construire une activité de participation des étudiants d'un cours : ils doivent progressivement traverser plusieurs étapes, lesquelles impliquent que chaque équipe hérite des contenus élaborés par une autre équipe à l'étape antérieure — le sens critique, l'autonomie et la gestion collective du travail sont favorisés. Pour de telles expérimentations, les plateformes en ligne sont nombreuses et souvent gratuites (pensons à la suite bureautique de Zoho[4]). Dans tous les cas, une liste de participants possède un accès personnalisé à un espace de stockage virtuel, où chacun peut ajouter un document ou modifier un texte mis au commun. Il est même possible de dérouter des outils qui n'avaient pas été prévus initialement pour cet usage, comme l'outil de sauvegarde « dans les nuages » qu'est Dropbox, et distribuer l'adresse précise d'un dossier rendu public à tous ses interlocuteurs.

L'idée de collaboration dépasse toutefois largement la relation établie entre deux chercheurs dans le cadre d'un chantier donné. Dans la marée documentaire suscitée par la démocratisation des outils technologiques, tout chercheur est contraint à une forme de sélection et de veille des problématiques auxquelles il s'intéresse. Cet exercice peut prendre des formes très variées. De façon très appliquée, plusieurs mènent une veille scientifique à leur propre profit : repérage de parutions, d'événements, d'appels à communications qui contribuent à l'actualisation de leurs compétences et connaissances. Certains s'alimenteront dans les journaux, dans les revues spécialisées, d'autres sur des sites d'éditeurs scientifiques ou des pages consacrées à certaines thématiques (les sites de centres de recherche par exemple : pensons à Figura[5]) ou plus largement au champ des études littéraires — Fabula[6] est certainement la référence dans le monde francophone. Si une majorité d'étudiants et de chercheurs font le travail en fonction de leurs besoins et intérêts, un certain nombre proposent

une médiation de ces contenus, une forme de curation, disent les anglophones. Des outils généralistes sont là aussi disponibles : les plateformes de republication abondent, comme Paper.li, Scoop.it, Tumblr et Pinterest, lesquelles permettent de rassembler en une page l'actualité des contenus repérés par une personne ou un groupe. Cette veille peut également prendre des visages moins standardisés. Pour ma part, je rassemble toutes les annonces de parutions, événements et appels liés au champ des études sur le contemporain grâce à un outil de signets en ligne, Diigo[7], qui me permet de donner accès, par un usage rigoureux de mots-clés, à des listes re-générées de ces contenus selon leur type. Ces listes sont mises à disposition sur le site Contemporain.info[8], et les quelques irréductibles utilisateurs de fils RSS peuvent s'y abonner. Il m'est ainsi possible de donner accès à la veille que j'opère d'abord pour mon propre intérêt.

La montée des plateformes sociales a eu tôt fait de ranimer la convivialité des communautés de chercheurs (rappelons tout de même qu'Internet a d'abord été développé pour des besoins d'échanges entre scientifiques). Tous les réseaux actuels, même s'ils comportent une large part de babillage, trouvent à jouer ce rôle de communication et de partage : certains individus ou des groupes sur Facebook favorisent les échanges scientifiques, ce que l'on trouve également sur Twitter et autres instruments de mise en réseau (LinkedIn, Academia.edu, etc.). La difficulté réside pour chacun de réussir à réduire le « bruit » dans ces environnements trop ouverts, où les histoires comiques côtoient les appels à communications. La sélection des interlocuteurs, le choix de certaines zones restreintes (groupes, listes), le type d'interventions que l'on privilégie soi-même : ces stratégies peuvent contribuer à orienter la teneur des échanges et favoriser un réseau davantage caractérisé par une solidarité scientifique. C'est là l'esprit de cette « identité numérique[9] » qu'il importe de prendre en charge, à tout le moins de contrôler. Pour faciliter les collaborations et s'ouvrir à de nouveaux partenariats, l'image que l'on projette dans les médias numériques paraît de plus en plus déterminante. Si les travaux publiés jouent toujours un rôle capital dans la définition du chercheur, l'éparpillement inexorable de cette production mérite d'être compensé par un portrait précis et informatif des champs d'intérêt et des chantiers de recherche d'une personne.

Des outils généralistes sont là aussi disponibles : les plateformes de republication abondent, comme Paper li, Scoop.it, Tumblr et Pinterest, lesquelles permettent de rassembler en une page l'actualité des contenus repérés par une personne ou un groupe.

Diffusion

C'est souvent à la rencontre d'un besoin d'échange, d'un partage d'actualité et d'un sentiment de la communauté qu'émergent des projets de carnets scientifiques (blogs), sorte de calepins virtuels liés à un chercheur ou à une problématique. Cette voie que j'emprunte depuis près de dix ans permet tout autant de tester des idées, d'appeler à des propositions ou des idées, ou encore de partager sans aucune intention secrète une lecture inspirante ou d'un intérêt marqué. Si les blogs ne sont plus aussi prisés aujourd'hui qu'ils l'ont déjà été, leur pratique scientifique, elle, paraît en croissance. La plateforme développée par le Centre d'édition électronique ouverte, en France, nommée Hypothèses[10], rassemble en effet plus de cinq cents carnets scientifiques en sciences humaines et sociales, et leur nombre est en constante augmentation. Souvent rattachés à un projet d'équipe ou à une problématique spécifique, ces carnets s'inscrivent dans une double dynamique de veille et de diffusion.

Le contexte numérique a eu tôt fait de créer une effervescence dans le champ de la diffusion scientifique. Il est maintenant aisé de rendre publics des résultats de recherche ou des contenus que le support papier rend avec difficulté : des banques de données, des listes bibliographiques importantes, des modalités de visualisation... À titre d'exemple, une équipe dont je fais partie diffusera d'ici peu un grand nombre de fiches de lecture sur des romans québécois contemporains, de façon à regrouper des interrogations de plusieurs projets spécifiques (projet Orion•Qc). Cet outil permettra la consultation des fiches, la recherche dans tous les champs et surtout la mise à jour et l'augmentation continuelle de cet ensemble documentaire. La majorité des centres de recherche et des équipes d'une certaine ampleur profitent des possibilités offertes par le numérique pour rendre accessibles les travaux qu'ils mènent, et ce, sans surcharger à outrance le créneau éditorial conventionnel.

La diffusion scientifique est certainement le nerf de la guerre dans l'écosystème académique mondial actuel. Comme le montrent les publications en sciences pures, la visibilité et le taux de citation sont des critères de première importance. Dans les sciences humaines, même si ces facteurs ne sont pas aussi comptabilisés, ils jouent un rôle dans l'accessibilité et la circulation du savoir. Les versions numérisées des revues savantes

sont apparues grâce à des entreprises spécialisées dans leur conversion (Érudit au Québec, Cairn et Persée en France) ; leur visibilité s'en trouve considérablement augmentée. De nombreuses revues sont également nées numériques, et ce depuis des années — la grand-mère des revues numériques en sciences humaines, Postmodern Culture, est diffusée depuis 1990, avant même l'invention du Web ! Le projet Revues.org est emblématique à cet égard, cette fédération de revues en ligne rassemblant près de quatre cents revues savantes qui diffusent régulièrement des articles et des dossiers dans leur créneau de spécialisation. C'est la motivation qui est derrière la création, en 2007, de la revue *temps zéro*[11], qui me semblait un rouage nécessaire au développement des études sur la littérature contemporaine. Le créneau du discours scientifique mérite néanmoins d'être relativisé, particulièrement en études littéraires. C'est pourquoi, sous l'impulsion de Bertrand Gervais (Figura / UQAM) et de la mienne, un site de lectures des œuvres contemporaines a été réalisé et confié à des étudiants des cycles supérieurs. Nommé Salon double[12], cet observatoire vise à mettre en lumière la diversité de la littérature actuelle, en dehors des seuls canons préétablis et des campagnes médiatiques. En bénéficiant tant de la flexibilité du support numérique que de la visibilité potentiellement immense par les réseaux d'information scientifique et les réseaux sociaux, ces outils de diffusion donnent de l'expansion à la visée d'ouverture sur la communauté qui est inhérente au développement de la science — d'autant si l'on adhère aux principes de la diffusion libre (*open access*) qui sont actuellement en tension avec les impératifs économiques des grands consortiums éditoriaux.

On ne saurait enfin passer sous silence l'immense travail permettant d'augmenter l'accès des chercheurs aux ressources fondamentales de leur domaine. Que ce soit des archives, des fonds documentaires, des textes de base disponibles pour rééditions ou travail d'annotation, de nombreux projets et autant d'organisations investissent largement dans la numérisation des sources. Les bibliothèques nationales d'un côté, des investisseurs privés de l'autre, sans compter les initiatives personnelles ou liées à des universités, développent d'imposants fonds numérisés qui pourront être étudiés ou mobilisés dans diverses études. C'est là l'objectif du projet DÉCALCQ, que je dirige au Laboratoire Ex situ[13] (cadre de développement des autres projets mentionnés plus haut), qui vise à la numérisation des fonds documentaires créés par une variété d'équipes de recherche rattachées au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) – et auparavant au Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ). Disponible dans les prochains mois, cet outil permettra de naviguer et de réutiliser des documents rassemblés ou produits par des projets scientifiques sur la littérature et la culture québécoises. Innovant en ce qu'il ne s'intéresse ni aux sources premières ni aux résultats de recherche, mais bien à la documentation intermédiaire des projets, cet outil ouvre sur une nouvelle exploitation des fonds scientifiques, au bénéfice de la communauté des chercheurs et de la société en général.

Une telle tournée des possibilités offertes par le numérique au champ des études littéraires est nécessairement partielle. Tout le domaine des *digital humanities*, qui favorise une approche computationnelle de la littérature (encodage de textes pour recherches quantitatives, outils de visualisation, opérations de concordance...), reste à peu près intouché ici — il mériterait largement une exploration spécifique. La transformation du matériau même de la littérature est également un point focal des recherches actuelles : l'écriture numérique, la disponibilité accrue des textes pour les liseuses, la socialisation grandissante de la lecture par les outils d'annotation... ces exemples ne sont que quelques-unes des dimensions bouleversées par l'irruption des technologies dans le champ littéraire. Il importe de garder en mémoire que ces outils et approches, souvent liés à des usages généralistes, présentent un potentiel qui ne demande qu'à être saisi et adapté selon les contextes. Même s'il existe une fracture numérique (celle séparant les initiés des non-initiés), la boîte à outils numérique reste à la portée de tous, puisque son appropriation ne demande pas de compétences techniques particulières. Les organisations prennent de plus en plus conscience de l'avantage d'un bon accompagnement des chercheurs et des enseignants dans ces nouvelles terres, dont l'appropriation mesurée et intelligente peut conduire à des avancées notables dans le développement et la transmission des connaissances en études littéraires. □

* *Professeur titulaire au Département des littératures de l'Université Laval et membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ). Ses recherches portent sur la poétique du recueil, la littérature actuelle (en France et au Québec) et la théorie du récit. Il est directeur de la collection « Contemporanéités » aux éditions Nota bene et de la revue savante numérique* temps zéro, *qui porte sur les écritures contemporaines.*

Notes

1 http://scholar.google.com

2 http://auteurs.contemporain.info

3 http://www.zotero.org, logiciel développé par le Roy Rosenzweig Center for History and New Media, à George Mason University (http://chnm.gmu.edu).

4 http://www.zoho.com

5 http://figura.uqam.ca

6 http://www.fabula.org

7 http://www.diigo.com

8 http://contemporain.info

9 Marin Dacos, « Comment mieux faire connaître mes recherches ? », *Blogo-Numericus*, 23 novembre 2009, [en ligne]. *URL* : http://blog.homo-numericus.net/article10288.html

10 http://hypotheses.org

11 http://tempszero.contemporain.info

12 http://salondouble.contemporain.info

13 http://ex-situ.info